ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info

gratuit numéro 15 - novembre 2011

Forêt
Un trésor à protéger

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



ÉDITO Régénérer



2011 est l'année internationale de la forêt. Le Japon est en première ligne puisque près de 70 % de son territoire est recouvert de bois. Malgré ce pourcentage impressionnant, la forêt japonaise ne se porte pas très bien, car elle est mal gérée depuis des années. Des associations comme celle vouée par MIYAZAKI Hayao tentent de sensibiliser l'opinion publique à la nécessité de s'y intéresser davantage. Au moment où le pays s'interroge sur son avenir après le terrible séisme du 11 mars et l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi, des réponses peuvent peut-être être trouvées par une meilleure prise en compte du patrimoine naturel et de son exploitation plus raisonnée. Le Japon a donc toutes les bonnes raisons d'y faire attention.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

- 7,8 % **Le gouvernement envisage de faire voter une loi qui entérinera une baisse moyenne de 7,8 % du traitement des fonctionnaires. Si le texte est voté, cela permettra de dégager 290 milliards de yens qui devraient être utilisés pour la reconstruction des zones sinistrées.**

Couverture : Dans la forêt de Totoro, préfecture de Saitama.

UN JOUR AU JAPON par Eric Rechsteiner

Le 18 octobre 2011 à proximité de Sendai



© Eric Rechsteiner

Après le séisme et le tsunami du 11 mars, bon nombre de rizières dans la région ont été submergées. Toutes sortes de débris ont été transportés dans les champs. Après avoir retiré les plus volumineux, les paysans s'affairent désormais à nettoyer minutieusement chaque parcelle afin de pouvoir les rendre à nouveau cultivable. Il faudra attendre trois ans avant de pouvoir reprendre le rythme normal des cultures.

ENERGIE Risque de panne électrique ?

Pour éviter une surconsommation d'électricité, les Japonais avaient été invités cet été à être raisonnables. Il se pourrait bien qu'ils soient appelés à faire de même cet hiver, explique le *Mainichi Shimbun*. Ils n'ont pas attendu puisque, depuis plusieurs semaines, les ventes d'appareils de chauffage au fioul n'ont jamais été aussi bonnes.

ECONOMIE Amazon s'attaque au Japon

Présent sur le marché japonais depuis de nombreuses années, l'Américain Amazon entend frapper un grand coup, en lançant courant 2012 sa tablette de lecture Kindle. Le groupe serait sur le point de signer des accords avec plusieurs éditeurs nippons parmi lesquels Kôdansha ou encore Shinchôsha. Voilà qui devrait faire bouger un secteur en pleine mutation.

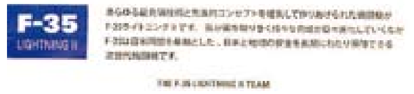
DÉFENSE Les Chinois n'ont qu'à bien se tenir

Disposant de matériels obsolètes, les responsables des forces aériennes d'autodéfense s'apprêtent à dépenser gros.

En décembre, le gouvernement japonais doit décider le remplacement des appareils qui équipent les forces d'autodéfense et dont la vétusté est devenue préoccupante. Au cours des derniers mois, plusieurs incidents ont obligé les responsables militaires à clouer de nombreux avions au sol, en raison de problèmes de sécurité. A tel point que, lors du passage en revue par le Premier ministre Noda, le 16 octobre, sur la base de Hyakuri dans la préfecture d'Ibaraki, les F-15 n'ont fait aucune démonstration en vol pour éviter qu'un incident ne se produise. Il va sans dire que cette question de défense aérienne devient cruciale pour le Japon, pays insulaire, qui doit faire face, de plus en plus, aux ambitions chinoises, mais aussi russes en Extrême-Orient. Depuis quelques années, la Chine populaire a nettement accru ses dépenses militaires, notamment dans le secteur aérien. La presse japonaise a rapporté ces derniers mois, souvent en première page d'ailleurs, les nouvelles acquisitions chinoises et le désir des militaires du continent de se doter d'avions furtifs parmi lesquels le Chengdu J-20 bien supérieur au matériel dont disposent actuellement les Japonais. On comprend donc pourquoi, à Tôkyô, on semble désormais prêt à déserrer les cordons de la bourse pour moderniser un secteur dépassé. Il faut dire que le F-15, qui est au cœur de la défense aérienne nippone, est un appareil dont le déploiement a commencé au début des années 1980. Le Japon en détient environ 200. Même s'ils ont été améliorés au fil du temps, ils sont considérés comme dépassés et incapables de répondre aux menaces à venir. Tôkyô aurait voulu acquérir le F-22 Raptor. Cet avion furtif est considéré aujourd'hui comme le meilleur sur le marché, mais les Etats-Unis ont décidé de ne pas l'exporter. Voilà pourquoi, les constructeurs étrangers comme Lockheed Martin communiquent dans la presse pour sensibiliser le public à leurs produits et aux enjeux de sécurité qui les entourent. Le sujet est d'importance, car l'activité militaire autour de l'archipel s'est intensifiée récemment. En 2010, les chasseurs japonais ont dû effectuer 386 décollages d'urgence, 25 % de plus que l'année précédente, pour répondre à des violations de l'espace aérien national par des appareils étrangers, principalement chinois et russes. Le sentiment de fragilité du pays renforcé par le séisme du 11 mars dernier incite donc les autorités à ne plus tergiverser sur les questions de défense. Le Japon n'entend pas se laisser marcher sur les pieds. Le message a le mérite d'être clair.

GABRIEL BERNARD





"Le F-35 protègera l'avenir du Japon", dit cette publicité de Lockheed Martin parue dans la presse.

REPORTAGE Des photos et des hommes

Pour sauver des centaines de milliers de clichés récupérés au lendemain du tsunami, Fujifilm et des volontaires se sont mobilisés.

Dans la galerie d'art Chiyoda 3331 à Tôkyô, une soixantaine de volontaires s'activent autour de bacs remplis de photos. Ce sont des clichés lessivés par le tsunami du 11 mars et récupérés dans les décombres par les forces d'autodéfense japonaises et les habitants lors des fouilles entreprises dans les jours qui ont suivi le séisme. *"Depuis la catastrophe, notre société a reçu des milliers d'appels de personnes sinistrées. Comment récupérer les photos recouvertes de boue ? Comment enlever l'eau de mer ? Il y avait tellement de demandes que nous avons décidé de mettre en place une opération pour sauver les photos du tsunami"*, explique INAHATA Takao, responsable des relations publiques au sein de la société Fujifilm.

Lancée à la mi-avril, cette initiative a d'abord commencé par une page sur Internet pour expliquer au public les techniques pour récupérer des photos abimées par l'eau. *"Nous nous sommes appuyés sur des techniques élaborées lors des inondations qui ont frappées la région de Nagoya en 2000. Cependant, cette fois-ci, les dommages causés par le tsunami étaient beaucoup plus importants et nous avons ouvert un atelier spécial dans notre usine de Kanagawa"*, poursuit M. INAHATA.

Les tests de simulation sur des photos immergées dans l'eau de mer et recouvertes de boue ont porté sur une soixantaine de cas pour récupérer non seulement des tirages argentiques, mais aussi des photos numériques ou des impressions à sublimation thermique. *"Lors d'un reportage télévisé, Fujifilm a fait la démonstration en direct de son savoir-faire sur des photos récupérées après le tsunami. Le résultat a été concluant. Cela nous a donné envie de poursuivre et de lancer un projet de restauration dans l'ensemble des zones sinistrées. Mais pour cela, il fallait d'abord aller sur place pour rencontrer les volontaires et voir de nos yeux ce que nous pouvions faire"*, ajoute-t-il.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Un travail méthodique de nettoyage que les volontaires répètent inlassablement.

Alignées sous le grand gymnase de la galerie Chiyoda, des milliers de photos rougies et délavées attendent d'être nettoyées. *"Ces photos ont été récupérées dans la ville de Nadori, dans la préfecture de Miyagi, et envoyées à Tokyo"*, explique ITABASHI Yuichi qui supervise les opérations de restauration. Il s'est rendu à Kesennuma, près de Nadori, au début du mois d'avril. *"C'était la première fois que j'allais dans la région depuis le tsunami. Dans un centre de réfugiés, j'ai rencontré un responsable d'un projet local pour laver les photos. Sa maison avait été emportée. Il m'a dit : "J'ai tout perdu dans le tsunami, mais pas mes souvenirs. Si on a des photos, les souvenirs restent aussi". Cela m'a beaucoup touché"*, rappelle M. ITABASHI. Il avait accompli ce voyage pour s'assurer de l'importance de lancer une opération de cette nature alors que des milliers de personnes attendaient d'être relogées. *"Ce qui m'a frappé dans les centres de réfugiés, c'est la quantité de photos récupérées. Pour ces personnes qui avaient tout perdu, regarder des photos leur donnait la force de retrouver une vie normale. Quand je me suis rendu compte de cela, je me suis dit que nettoyer des photos pour les rendre à leur propriétaire était aussi important que déblayer les décombres d'une maison ou rétablir la distribution d'électricité"*, souligne-t-il.

Durant tout le mois de juillet, Fujifilm a accueilli dans son usine de Kanagawa 1 200 employés volontaires

de la société qui ont nettoyé plus de 170 000 clichés. Ce travail titanesque n'aurait pas pu être effectué sans l'aide de milliers de personnes sur place qui ont récupéré les photos au milieu des décombres. *"L'opération de sauvetage des photos lancée par Fujifilm a d'abord commencé dans les zones sinistrées"*, rappelle INAHATA Takao. *"Des participants à l'opération se sont relayés chaque week-end pour aller dans une soixantaine de centres de réfugiés implantés entre les préfectures d'Aomori et Fukushima. Leur rôle a été de former les volontaires sur place aux techniques de lavage de photos, mais aussi d'apporter du matériel de base comme des gants ou des réchauds à gaz pour le séchage"*, ajoute-t-il. Cette première étape sur le terrain avec des volontaires et des refugiés du tsunami a été une expérience précieuse. Elle a motivé les membres de l'opération à la poursuivre à Tôkyô. *"Le projet a eu un succès inattendu et grâce au bouche à oreille et à Twitter, beaucoup de gens à Tôkyô ont voulu y participer. Nous avons donc décidé de réaliser deux ateliers de lavage de photos au mois d'août dans la galerie Chiyoda, avec la participation du public"*, rapporte INAHATA Takao.

Equipée d'un masque et de gants, SHICHI Kyoko enlève délicatement le film plastique qui recouvre les photos avant de les brosser pour ôter la boue. *"J'étais volontaire pour nettoyer les jardins à Kesennuma au mois de mai lorsque j'ai entendu parler du projet de lavage des photos"*, explique cette jeune femme originaire de Tôkyô. Kyoko est photographe amateur comme la plupart des volontaires présents dans la galerie Chiyoda. *"Je suis heureuse de savoir que ces photos seront rendues propres à leur propriétaire. Mais plus que pour les autres, c'est pour moi que je le fais. Nettoyer les photos me fait du bien"*, sourit-elle. A côté d'elle, deux autres volontaires se chargent de laver les photos à l'eau tiède tandis qu'au bout de la chaîne, quatre autres personnes les rincent avant de les mettre à sécher. Le travail est méthodique et chaque équipe répète inlassablement les mêmes gestes. *"Contrairement à d'autres activités de volontariat, laver les photos ne demande pas d'efforts physiques et nous pouvons le faire à Tôkyô"*, lance SUGAWARA Yuka. Cette étudiante en art a décidé de créer un projet similaire dans son université de Tama. *"Beaucoup de personnes veulent aider, mais ne peuvent pas se rendre sur place. Laver les photos nous permet de partager des moments de vie avec les personnes sinistrées"*, ajoute-t-elle. Yuka se rappelle avec émotion d'un album photo repêché au large de Kesennuma. *"Il y avait à l'intérieur toute la vie d'une femme, de sa naissance à son mariage. En nettoyant ses photos, j'ai eu l'impression de la connaître, c'était bouleversant"*.


Une fois nettoyées et séchées, les photographies sont renvoyées dans les régions sinistrées.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le soleil de fin d'après-midi éclaire doucement les photos lavées qui sèchent par centaines le long des murs. Il y a là des photos d'enfants, des réunions de famille ou de collègues de travail, des clichés pris en voyage ou lors de moments passés entre amis dans des bars. Ce sont des photos que tout le monde a chez soi et qui rappellent à quel point la photo joue un rôle de mémoire dans notre vie. Rien qu'à Kessenuma, plus de 1,2 million de photos ont été retrouvées. Certaines seront rendues directement à leur propriétaire, tandis que d'autres seront renvoyées à Nadori dans l'espoir qu'on vienne les chercher. *"Il y a aussi toutes les photos irrécupérables"*, soupire INAHATA Takao, en désignant des petits tas déposés sur un papier journal. *"Le papier photo est très résistant, mais quand il reste très longtemps immergé dans l'eau vaseuse, il est dévoré par les bactéries"*, explique-t-il. Les *zannen shashin* comme on appelle ces photos *"que l'on regrette"* seront brûlées au temple en mémoire de ceux à qui elles ont appartenu. Un rituel sacré qui exprime combien une simple photo est un trésor pour les survivants de cette catastrophe. *"En me ramenant mes photos à la vie, c'est à la vie que vous m'avez ramenée"*, expliquait une dame dans une lettre de remerciement adressée aux membres de cette opération hors du commun.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI


Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Ritsuko Koga, Alissa Descotes-Toyosaki, Aurélie Boissière, Elodie Brisson , Yoshié Takano, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi, Rié Tanaka.
Responsable de la publication : Dan Béraud



Forêt
Un trésor à protéger

Tochka

Inscrit au patrimoine naturel mondial de l'UNESCO, le parc naturel de Shirakami abrite les derniers grands peuplements de forêt primaire de hêtres de Siebold.

CONSTAT **Peut vraiment mieux faire**

Le Japon occupe le deuxième rang mondial en termes de couverture forestière. Mais sa forêt a bien des soucis.

En cette année internationale de la forêt, il aurait été sans doute incongru de ne pas évoquer le Japon. Vu d'Europe, l'archipel est le pays du bois par excellence. Lorsqu'on pense à l'architecture traditionnelle avec ces magnifiques temples et pagodes devant lesquels on s'émerveille, à l'artisanat et ses objets qui nous éblouissent ou encore au cinéma avec les films de MIYAZAKI Hayao où la forêt est omniprésente, on est persuadé que les Japonais sont tous fous de la forêt et qu'ils manifestent à son égard un intérêt particulier. Les autorités japonaises, quand elles doivent communiquer vers l'extérieur lors d'expositions universelles mettent souvent en avant le bois. En ces temps où il est de bon ton de se montrer soucieux de l'environnement, la forêt est un argument de poids pour ne pas s'attirer les foudres des écologistes. A priori, la forêt japonaise se porte bien. Avec des forêts qui couvrent 67 % du territoire (voir notre carte pp. 8 et 9), on pourrait se laisser attendrir par tous ces clichés qui montrent des montagnes couvertes d'arbres dont les magnifiques couleurs nous font oublier de nous interroger sur la réalité de la situation.

En effet, la forêt japonaise ne va pas aussi bien qu'il y paraît. Il y a bien longtemps qu'on ne construit plus beaucoup en bois. L'artisanat, même s'il connaît un regain de popularité depuis quelques années, fait souvent appel au bois importé. Les fabricants de meubles se font rares. A titre d'exemple, le *kotatsu* (table basse à chaufferette) que l'on retrouve dans la plupart des maisons japonaises dès les premières manifestations de l'hiver est aujourd'hui produit essentiellement en Thaïlande. De son côté, MIYAZAKI Hayao en est réduit à défendre la forêt en consacrant une partie de son argent à sa sauvegarde (voir notre article pp. 10 et 11). Oui, le Japon est un pays vert, mais cela ne suffit pas pour qu'il soit totalement fier de sa forêt, car celle-ci souffre. Elle est victime d'un désintérêt croissant à son égard lié à la fois au développement de l'économie nationale et à la mondialisation qui ont amené les entreprises à se tourner vers les marchés étrangers pour s'approvisionner en bois et se détourner des usages que l'on en faisait par le passé.

Remédier à la mauvaise gestion des ressources

En d'autres termes, il y a une mauvaise gestion des ressources forestières. Ceci est d'autant plus dommageable que la plupart des forêts au Japon sont artificielles, ce qui signifie qu'en l'absence de politique concernant leur développement, elles risquent de se dégrader fortement. Pour ce qui est des forêts naturelles, il y a un manque d'entretien flagrant dont les conséquences sur l'activité humaine commencent à être visibles. Ainsi, au cours des dernières semaines, des glissements de terrain spectaculaires ont été enregistrés dans certaines régions à la suite de pluies diluviennes. Ces incidents ne se seraient pas produits si les forêts avaient bénéficié d'un meilleur traitement. En effet, en ne contrôlant pas la pousse des

arbres qui deviennent trop nombreux et empêchent la lumière de percer, il est impossible qu'un tapis végétal se développe. Celui-ci, s'il avait existé, aurait permis de limiter l'ampleur des glissements de terrain, ont rappelé plusieurs spécialistes.
Pour justifier cette dégradation de la forêt, on explique que le bois japonais ne se vend pas et que, par conséquent, il est impossible de mettre en place un cercle vertueux comme il pouvait en exister un au cours des siècles passés. Face à cette situation alarmante, les citoyens japonais commencent à se mobiliser et s'organiser pour obtenir des pouvoirs publics une meilleure prise en compte des difficultés que rencontre la filière du bois dans son ensemble. Ces dernières années, des "bénévoles de la forêt" (*shinrin borantia*) ont décidé de prendre les choses en main, en mettant en place des opérations de coupe et d'entretien sur des parcelles privées non entretenues. Dans une trentaine de préfectures de l'archipel, une taxe pour l'environnement et la forêt (*shinrin kankyôzei*) a été créée afin de dégager des fonds pour l'entretien des forêts au niveau local. Le gouvernement a également exprimé l'idée qu'il fallait procéder à des campagnes d'abattage pour permettre aux forêts de se régénérer. Ces initiatives et discours sont positifs, car ils illustrent une certaine prise de conscience. Les observateurs s'accordent toutefois pour dire qu'il faut aller encore plus loin. Le Japon dispose des ressources forestières pour être largement autosuffisant. Cependant, son taux est plutôt faible actuellement. Dans les années 1960, il dépassait les 90 %, mais au fil des années, il a dégringolé pour atteindre en 1980 31,7 % et en 2000, 18,2 %. Les Japonais ont tourné le dos à leur forêt pour faire appel au bois importé. Un changement qui s'explique par des coûts de transport moins élevés s'agissant du bois venu de l'étranger. Ainsi l'industrie du papier s'est déplacée des régions forestières de l'archipel pour se rapprocher à la fois de ses consommateurs (les grands groupes de presse implantés dans les grandes villes) et des ports où arrivait massivement le bois. On constate cependant depuis 2005 un changement puisque le taux d'autosuffisance est à la hausse. En 2006, il est passé à 20,3 % avant d'atteindre 27,8 % en 2009. L'augmentation très sensible des coûts de transport liés à la forte augmentation du pétrole explique en grande partie cette évolution, mais c'est un signe encourageant.
Il y a donc encore beaucoup à faire pour que la forêt continue à être une fierté pour le Japon. Cela passe par sa réappropriation de la part des Japonais eux-mêmes. Ils doivent se dire que la forêt ne se résume pas aux fleurs de cerisiers ou à la contemplation des feuilles à l'automne. Les enjeux sont bien plus importants pour le pays. L'intérêt renouvelé des jeunes pour la campagne, la prise de conscience écologique que l'on constate depuis quelques années sont de nature à redonner un peu le sourire à tous les défenseurs de la forêt qui avaient eu tendance à le perdre.

ODAIRA NAMIHEI

INTERVIEW

TANAKA Atsuo, un regard critique

Lorsque vous vous présentez, vous dites que vous êtes le seul journaliste de la forêt (shinrin jânarisuto). Expliquez-nous votre démarche.

TANAKA Atsuo : Je dois dire que je suis le seul à m'appeler ainsi. Je l'ai fait parce que je voulais que l'on fasse attention au sujet sur lequel je travaille. Il y a d'autres confrères qui s'intéressent à cette question, mais nous sommes très minoritaires. Ce que je désigne par "journalisme de la forêt" (*shinrin jânarizumo*), c'est un journalisme qui met en avant les rapports entre l'homme et la forêt et qui en définitive met l'accent sur la forêt. Au Japon, il y a des journalistes spécialistes de l'environnement qui comprend aussi les questions forestières. Il y a aussi ceux qui s'intéressent à l'industrie, y compris celle du bois. En revanche, il y en a très très peu qui traitent de la forêt dans sa globalité. Malheureusement, au Japon, il existe une dichotomie entre l'environnement et l'économie, parfois même une opposition très forte. C'est la raison pour laquelle on évoque rarement les sujets relatifs à la forêt dans les médias. On retrouve une situation similaire entre l'industrie du bois et ceux qui font de la recherche dans le domaine de la forêt. Il n'y a presque aucun dialogue entre eux et chacun travaille dans son coin. Tout cela m'a donc amené à me présenter comme le "journaliste de la forêt", car mon objectif est de traiter la forêt sous tous ses aspects et d'y intéresser le plus grand nombre.



Né en 1959 à Ôsaka, TANAKA Atsuo défend depuis de nombreuses années la forêt. Il a publié de nombreux ouvrages pour sensibiliser ses compatriotes aux questions forestières. Il a fait paraître en avril 2011 *Shinrin ihen* [Le tournant forestier, inédit en français] chez l'éditeur Heibonsha.

Quelles sont les particularités de la forêt japonaise ?

T. A. : Si l'on compare à l'Europe, je dirais qu'au Japon, il existe une très grande diversité au niveau des sols et des couches biologiques. En conséquence, il y a dix fois plus d'espèces végétales que sur le continent européen. Cela se retrouve également au niveau des insectes et de la faune sauvage qui sont plus riches. Il faut ajouter des terrains accidentés et des changements climatiques importants sur un territoire somme toute étroit. Par ailleurs, le Japon n'a pas connu d'ère glacière comme en Europe, ce qui a eu une incidence sur la variété des essences d'arbres. On trouve ainsi aussi bien des forêts de conifères à feuillage caduc au nord, des forêts de feuillus à feuillage persistant ou des forêts subtropicales en fonction des lieux et du climat. Cette diversité se retrouve au niveau de la culture du pays. Je dois ajouter également qu'une grande partie de la forêt au Japon est due à l'homme. Cela concerne environ 40 % des forêts. Le reste a aussi subi l'influence de l'homme en fonction des âges et des besoins agricoles. Les forêts qui n'ont pas été affectées par l'homme sont extrêmement rares. Voilà pourquoi il est indispensable de continuer à s'occuper des forêts si l'on ne veut pas voir la situation se dégrader.

Parlez-nous du poids économique de la forêt.

T. A. : La forêt représente près de 70 % du territoire japonais. De nombreux villages dépendent d'activités liées au bois. Si ces activités ne sont pas soutenues, cela se traduira pas une crise au niveau local. Le Japon est un pays de forêts artificielles fondées sur un savoir-faire. Si elles ne sont pas entretenues, ces connaissances se perdront et les forêts s'affaibliront. Il devient donc peut-être malsain d'avoir autant de couverture forestière. Le Japon est pauvre en matières premières, en dehors du bois. Il pourrait devenir autosuffisant, mais jusqu'à présent il a été incapable de l'utiliser correctement.

Il y a une dizaine d'années, vous avez écrit un ouvrage intitulé "Pourquoi la forêt est-elle en danger ?". Qu'en est-il aujourd'hui ?

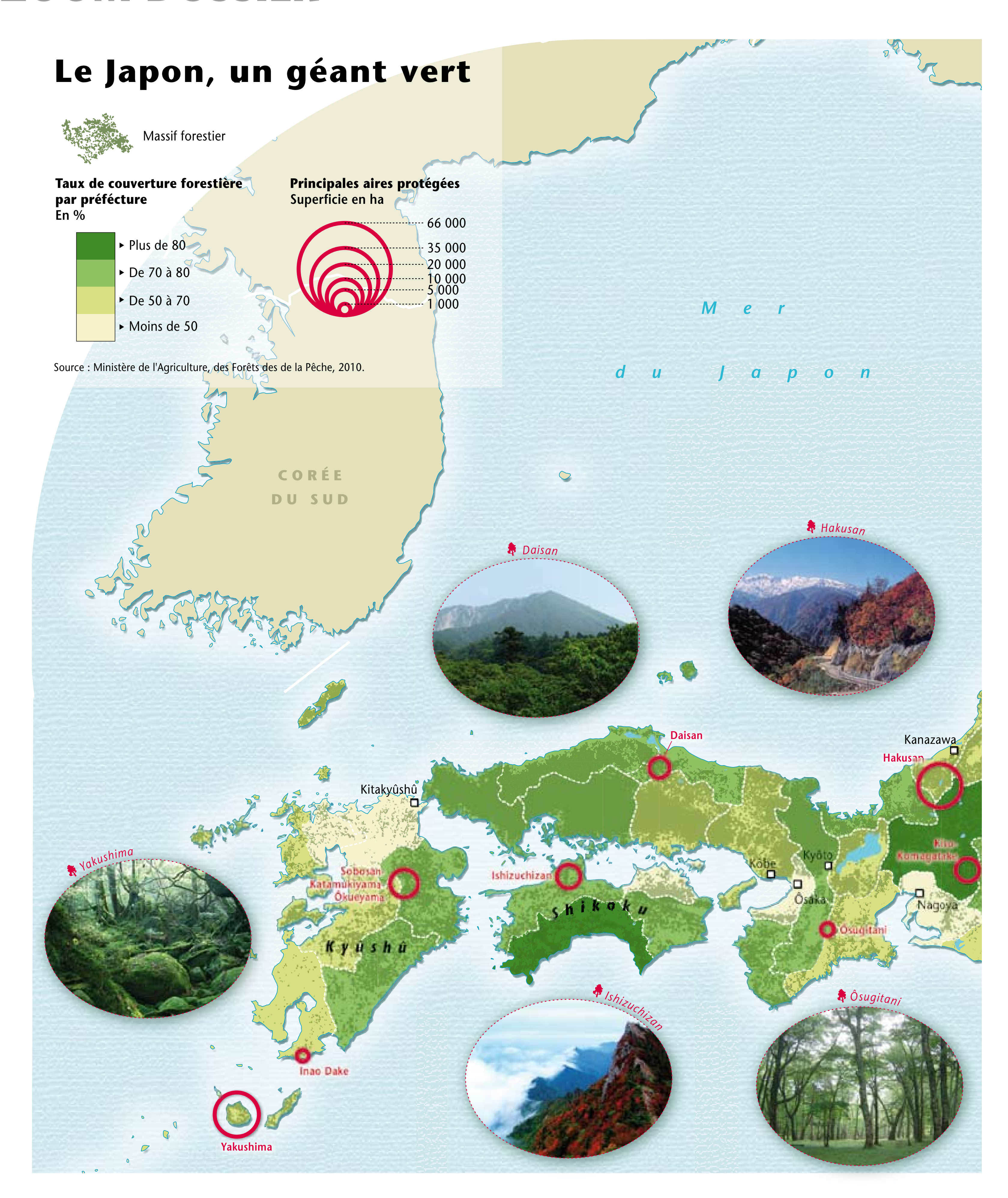
T. A. : J'avais rédigé ce livre à l'époque parce que les Japonais disposaient de très faibles connaissances sur la forêt et manifestaient peu d'intérêt pour l'industrie du bois. Cela n'a guère changé aujourd'hui. Cependant, il y a un point supplémentaire qui me préoccupe. Il s'agit de la politique hésitante menée par les autorités dans le domaine forestier. La crise actuelle sur les matières premières dans le monde touche aussi le bois. Les pays se livrent à une concurrence très sévère. Dès lors, on a de plus en plus tendance à se tourner vers la production locale. La règle veut qu'une fois le bois coupé il faut replanter. Or, on constate de plus en plus de cas où les zones d'abattage sont laissées à l'abandon. La gestion des forêts ne vaut rien s'il n'y a pas de plans à long terme. C'est à la fois valable pour les forêts artificielles et les forêts naturelles. Malheureusement, les responsables en charge de la forêt ayant une vision à long terme sont rares. Dans un pays comme le Japon où les dirigeants politiques ne restent pas longtemps en place, où les bureaucrates changent souvent d'affectation, il est bien difficile de mettre en œuvre une politique de longue haleine. Les propriétaires forestiers, quant à eux, vont vivre de plus en plus en ville et perdent le sens des réalités quand il s'agit de gérer leurs forêts. En définitive, je reste assez inquiet malgré l'existence d'une couverture forestière importante.

A quel avenir est promis la forêt au Japon ?

T. A. : Je pense sincèrement que le potentiel forestier du Japon est très important. Comme je le faisais remarquer tout à l'heure, l'archipel dispose de nombreuses ressources forestières et bénéficie d'un climat propice à la pousse des végétaux. Il existe un marché non négligeable pour le bois et les Japonais disposent d'un savoir-faire en matière de protection de l'environnement. Si l'on parvient à tout faire fonctionner, chacun en tirera bénéfice et la forêt se portera mieux. Toutefois, il existe un problème majeur aujourd'hui, c'est l'absence d'une politique concertée et voulue par des dirigeants désireux de suivre cette voie. Cela me rend un peu pessimiste.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

Le Japon, un géant vert




Izari Dake
Shirakami
Karibasan
Izari Dake
Daisetsuzan
Hokkaidô
Shiretoko
Hidaka Sanmyaku
Osorezan
Hidaka Sanmyaku
Iideyama
Shirakami
Kakkondagawa-Tamagawa
Hayachine Yama
Kurikoma Yama-Tochiga Mori
Kurikomayama
Sendai
Iide Yama
Azuma Yama
Kanaki Dogawa-Takasegawa
Saburu Yama
Tonegawa-Hiuchigatake
Honshû
Tonegawa
Tôkyô
Nanbude Karidake
Océan Pacifique
150 km

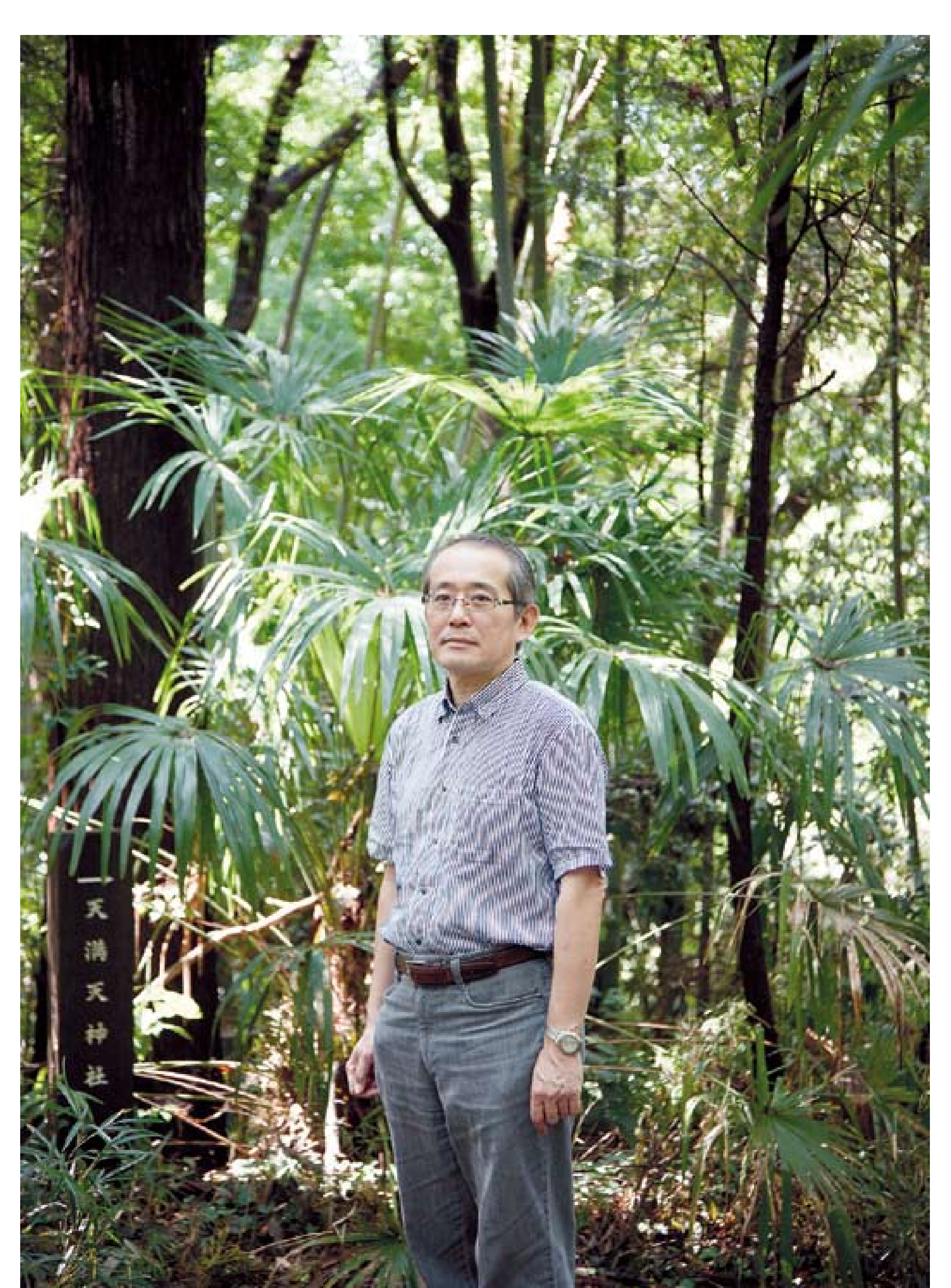
ENGAGEMENT Totoro fait de la résistance

Non loin de la capitale, des irréductibles se mobilisent pour rappeler l'importance de préserver et entretenir la forêt.

A cheval entre Tôkyô et la préfecture de Saitama, la colline de Sayama étend ses 3500 hectares de verdure aux abords de la mégalopole. C'est ici que MIYAZAKI Hayao a imaginé Totoro, un de ses personnages les plus célèbres. Celui-ci est à la fois devenu l'idole des enfants et un symbole de la défense de la forêt. *"M. MIYAZAKI a l'habitude de venir se promener ici. Il vient ici en voisin"*, sourit ANDÔ Toshihiko, président honoraire de la Fondation Totoro. D'une superficie de quelques milliers de mètres carrés, la petite forêt Totoro a été la première des quatorze parcelles de forêt acquises par la fondation depuis 1991. Un petit morceau de terrain qui a coûté la somme faramineuse de 60 millions de yens [566 000 euros]. *"A l'époque, nous étions en pleine bulle financière et immobilière. Aujourd'hui, la valeur de cette parcelle a diminué de 10 %"*, explique M. ANDÔ. *"L'urbanisation forcenée des années 80 a poussé les propriétaires terriens de Sayama à faire appel aux associations de protection de l'environnement pour qu'une partie des* satoyama (voir définition ci-dessous) *soit rachetée. C'est ainsi que notre fondation est née"*, ajoute-t-il. A présent, elle possède 2,7 ha de forêt et multiplie les initiatives pour son entretien. *"Contrairement aux forêts naturelles, le* satoyama *dépérit s'il est laissé à l'abandon. Les gens viennent y jeter leurs ordures ou construire des habitations. C'est une forêt qui doit être entretenue"*, poursuit son président.

A travers un ravissant sentier boisé, nous passons devant un vestige de la vie passée, un trou recouvert de branchages qui servait de garde-manger aux villageois. *"Le* satoyama *fournissait autrefois des ressources inestimables comme le bois de chauffe, le compost et les terres arables. Mais avec l'arrivée du pétrole et des engrais chimiques, cet équilibre entre les hommes et leur habitat naturel s'est rompu"*, rappelle ANDÔ Toshihiko. Ce professeur en sciences sociales à l'université de Saitama se passionne pour l'écosystème des forêts *satoyama*. *"Ce type de forêt s'est developpé autour de l'agriculture traditionnelle, riziculture ou plantations de thé, qui demandait l'entretien de points d'eau où les animaux venaient aussi s'abreuver. Avec la disparition de ces activités, la faune est aussi menacée"*, souligne-t-il. Le vieillissement de la population autour du *satoyama* est aussi une cause de sa fragilisation. *"Nous n'avons pas assez de volontaires pour entretenir toute la forêt. Mais grâce aux dons et l'acquisition de parcelles supplémentaires, nous espérons développer une nouvelle forme de cohabitation entre les hommes et la nature"*, assure-t-il.

C'est au pied d'une colline, dans la ville de Tokorozawa, que la Fondation Totoro a élu domicile. Il s'agit d'une maison à thé centenaire toute droit sortie d'un film de MIYAZAKI. Dans cette demeure baptisée *Kurosuke no ie,* en souvenir des petites boules noires du film *Mon voisin Totoro,* une poignée de membres de l'organisation mettent sur pied des ateliers de recherches sur la biodiversité ou des fermes expérimentales dans le *satoyama* pour redynamiser l'agriculture locale. *"L'éducation joue aussi un rôle important dans nos activités. Des volontaires confec-*



ANDÔ Toshihiko veut rétablir les relations harmonieuses entre les hommes et la forêt.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

DÉFINITION

SATOYAMA **Au Japon, il existe des forêts où les hommes et la nature cohabitent depuis longtemps. On les appelle *satoyama*, mot forgé avec les idéogrammes village et montagne. Un mode de vie harmonieux que la Fondation Totoro veut préserver.**

tionnent des jouets et des maquettes inspirés de Mon voisin Totoro *à base de bois ou de mousse pour expliquer aux enfants le rôle vital de la forêt"*, ajoute ANDÔ Toshihiko. Au deuxième étage de la maison, on découvre une immense pièce qui servait autrefois d'atelier de tissage de la soie. *"La région était connue pour la sériciculture. Il sera difficile de faire renaître cette activité, mais nous avons tenu à garder les vieux métiers à tisser."* Un atelier traditionnel de confection de thé ouvrira bientôt ses portes dans une maison annexe. L'ancien propriétaire des lieux était WADA Ryôichi, un cultivateur dont le thé est réputé dans toute la préfecture.

Derrière le comptoir de sa boutique, M. WADA nous raconte comment parfois il reçoit la visite inopinée de MIYAZAKI *sensei*, maître MIYAZAKI, comme on l'appelle affectueusement ici. Depuis la catastrophe du 11 mars, le cinéaste a organisé de petites manifestations antinucléaires dans le quartier avec les membres du studio Ghibli. Il ne manque pas de s'étonner de l'absence de réactivité des médias. *"Nous continuons à faire des tests de radioactivité sur nos plantations"*, explique WADA Ryôichi. *"Personne ne peut prévoir les retombées sur Tôkyô dans les mois qui viennent et nous restons très vigilants."* Les scénarios futuristes des films *Nausicaä* ou *Princesse Mononoke* rappellent avec une mordante réalité l'accident nucléaire de Fukushima et ses conséquences sur la nature. *"Il y a deux types de forêt. La forêt où pénètrent les hommes et la forêt profonde"*, dit M. WADA à voix basse. Au cœur des collines de Sayama, se trouve un lac qui alimente la capitale en eau potable. Protégé par la forêt et interdit au public, le lac Sayama repose près d'un îlot de fraîcheur d'où on peut admirer, les beaux jours d'hiver, le Mont Fuji. *"Au Japon, on dit que la montagne purifie l'eau"*, rappelle WADA Ryôichi, en montrant les collines verdoyantes de Sayama. Une vision présente dans tous les films de MIYAZAKI et qui rappelle que la forêt est à l'origine de toute vie. *"Comme dans* Mon voisin Totoro, *il y a des moyens de cohabiter avec la nature. Et les Japonais à travers le* satoyama *l'ont compris depuis longtemps"*, conclut M. WADA.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

A l'entrée de la forêt, une pancarte rappelle l'histoire du projet entamé par MIYZAKI Hayao.

INTERVIEW

INAMOTO Tadashi, un investissement permanent

Vous avez déclaré après les événements tragiques du 11 mars que la renaissance de la forêt était à la base de la reconstruction du Japon. Qu'entendiez-vous par là ?

INAMOTO Tadashi : Un individu a besoin d'environ 20 kg d'air par jour. Il est indispensable d'avoir beaucoup d'oxygène. Il a aussi besoin d'environ 2 litres d'eau. Cette eau, c'est la forêt qui la produit. Il consomme également environ 2 kg de nourriture. Les protéines de base sont fournies par les plantes et celles-ci ont besoin d'une eau propre. Cette eau propre, c'est la forêt qui la fournit. En d'autres termes, pour vivre, l'homme a besoin de la forêt. Au Japon, le bois est une des ressources naturelles les plus importantes. Voilà pourquoi je pense qu'une utilisation raisonnée des forêts est à la base de la reconstruction du pays à un moment où il se pose bien des questions.

Quel était votre objectif lorsque vous avez fondé Oak Village ?

I. T. : Trois principes m'animaient. Le premier, c'était qu'un arbre centenaire pouvait donner un objet que l'on pourrait utiliser pendant 100 ans. Le second, c'était qu'il pouvait servir à fabriquer un bol ou une maison. Enfin, si l'enfant devient un homme, le gland fait le chêne. J'ai donc fondé Oak Village en partant de ces idées simples. Depuis 15 ans, nous produisons des meubles et des bâtisses qui pourront durer au moins 100 ans. Nous avons aussi réussi à extraire des arômes des feuilles que l'on ramasse, une initiative qui connaît un succès grandissant.

Avez-vous le sentiment que la forêt est menacée au Japon ?

I. T. : Oui, c'est en effet une chose qui me préoccupe. La plus grande menace pour notre forêt est liée à l'indifférence croissante des Japonais à son égard. Même si encore aujourd'hui, de très nombreuses personnes vivent dans des villes de petite taille, elles n'ont guère l'occasion de se rendre dans les bois qui les entourent. Elles ont également moins la possibilité de se familiariser avec les constructions ou les objets en bois. Par ailleurs, la plupart des arômes commercialisés sont produits à l'étranger. Mais je ne veux pas être trop pessimiste. Les choses évoluent et je pense que l'on peut recréer un cercle vertueux entre les Japonais et leur forêt. Reste que ce changement est encore trop lent à mes yeux.

D'un côté, les entreprises japonaises contribuent à la disparition des forêts tropicales, notamment en Asie du Sud-Est. De l'autre, elles font de la protection des forêts au Japon un argument de leur communication. Qu'en pensez-vous ?

I. T. : C'est plutôt contradictoire en effet. Comme il sera impossible de revenir à la situation antérieure dans ces pays, il faut absolument que la déforestation dans les pays concernés soit ralentie au maximum. Cela passe par une réduction de nos importations de bois, mais aussi par une meilleure exploitation de nos propres forêts.

Comment voyez-vous l'avenir de la forêt au Japon ?

I. T. : Comme je vous le disais tout à l'heure, il faut qu'il y ait une prise de conscience. Si l'on réussit à rapprocher les hommes de la forêt et si l'on peut enrichir l'écosystème, je pense alors que l'avenir de nos forêts sera assuré et que l'on pourra se montrer plus optimiste.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

Oak Village est implanté non loin de Takayama, dans la préfecture de Gifu, au centre du Japon. Fondé en 1974, cette organisation a pour objectif de redonner au bois une place centrale dans la société japonaise. Une ambition à laquelle de nombreuses personnes semblent vouloir adhérer depuis quelques années. Son patron, INAMOTO Tadashi, est devenu une personnalité très écoutée.
www.oakv.co.jp

MUSIQUE Guitar Wolf à La Flèche d'Or

Amoureux du bruit, des guitares et des blousons de cuir, vos attentes vont enfin être comblées avec le deuxième passage parisien du trio japonais punk et infernal Les Guitar Wolf. Depuis quelques années en France, le punk fait un retour fulgurant et vivifiant dans les programmations musicales. Néanmoins, le trio ne s'est pas contenté d'attendre le retour de cette "esthétique punk" pour



écumer les salles de concerts. On peut d'ailleurs rappeler que, l'esprit punk qui avait autrefois guidé le choix d'un bassiste novice pour les Sex Pistols est le même qui a conduit le trio japonais à opter pour un compagnon de route ne sachant pas jouer de ce même instrument. Un véritable spectacle à ne manquer sous aucun prétexte.

Jeudi 3 novembre à 19h30
à La Flèche d'Or
102 bis, rue de Bagnolet 75020 Paris
12€ hors frais de location.

ÉVÉNEMENT Mois japonais à La Celle Saint-Cloud

La 7ème édition de La Route des Contes, qui se déroule du 16 novembre au 14 décembre, se dirige vers le Japon pour un voyage dans l'univers mystérieux de ses contes populaires. Durant un mois, sur l'ensemble des sites culturels de la Ville de La Celle Saint-Cloud, conteurs, comédiens, musiciens, artistes plasticiens guideront le public à travers ces récits légendaires où se croisent des êtres improbables et mystérieux tels que les *yôkai* et les *kami* mais aussi les princesses et les samouraïs. De nombreuses autres activités autour du Japon seront proposées tout au long de ce mois japonais. Des projections de films d'animation comme *Ponyo sur la falaise* ou *Le Château ambulant* de MIYAZAKI Hayao, des conférences, des ateliers d'origami et une exposition autour de l'archipel viendront compléter cette initiative très prometteuse au niveau de son contenu et de sa durée.

www.lacellesaintcloud.fr

CINÉ-CLUB *Colorful* en avant-première à La Pagode

Après le succès de la première séance en octobre, nous vous invitons à venir découvrir en avant-première la dernière réalisation de HARA Keiichi. *Colorful* est une magnifique œuvre qui aborde avec sensibilité la question des rapports parents-enfant et celle de l'école au Japon. La projection sera suivie d'une discussion avec Ilan Nguyen, lecteur à l'Université des Arts de Tôkyô.

57 bis, rue de Babylone 75007 Paris
Tél. 01 46 34 82 51

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Question de bonne ou mauvaise conduite

Disposant d'un permis de conduire japonais et international, je rêvais de posséder une voiture française, souvent considérée dans mon pays comme un véhicule de luxe ou de collection, afin de la conduire partout ! Quand je suis arrivée en France, j'ai été très surprise de l'état des voitures, j'ai vu une Peugeot dont les fenêtres avaient été remplacées par du plastique ou le rétroviseur d'une Renault réparé avec du scotch. Au Japon, même une rayure de 3cm sur une petite Nissan devient un souci essentiel. La technique du créneau à la française, qui consiste à pousser les voitures déjà garées, m'a surprise, car dans mon pays j'avais dû payer 500 euros pour faire réparer un pare-chocs que ma voiture avait à peine éraflé lors d'une tentative de stationnement. Un ami français m'a dit que *"le pare-chocs est fait pour recevoir des chocs"*. Je me suis donc décidée à prendre le volant.



Mon rêve a rapidement tourné au cauchemar ! Je ne savais pas passer les vitesses manuellement,car j'avais obtenu mon permis sur une voiture automatique. Malgré plusieurs entraînements sur un parking de banlieue, lorsque je prenais la route, j'étais stressée. En plus des trois pédales et du changement de vitesse, tout est à l'envers par rapport à mon pays, pas seulement la position du volant et du levier de vitesse, mais aussi ici les voitures roulent à droite ! Ne parlons pas des ronds-points ! Tout ça dans Paris où on me klaxonne et m'insulte si j'hésite à avancer. En définitive, je préfère vivre tranquillement qu'écraser quelqu'un au volant d'une petite Twingo âgée de bientôt 20 ans ! Et si mon mari achetait une automatique ? Avec ça, je suis sûre de pouvoir devenir comme une vraie Parisienne au volant. Lorsqu'une bagnole ou un piéton m'énerveront, je les fixerai avec un regard mauvais, puis klaxonnerai et crierai "Merde !" en levant et pliant le bras droit à 90 degrés avec la main bien ouverte. Selon la situation ou la gravité, ce "Merde !" pourra être remplacé par "Connard !" ou "Connasse !". Voilà, je crois que je suis prête maintenant à me lancer.

LE JAPON EN BELGIQUE !
Les bonnes adresses

YAMAYU SANTATSU



Le Santatsu, c'est l'institution japonaise de Bruxelles. Un incontournable, imbattable pour les sushis et sashimis dont c'est la spécialité. Le poisson est d'une fraîcheur et d'un fondant unique. Le restaurant est très fréquenté aussi bien par les Japonais de Bruxelles que les fanas de cuisine nippone. Le lunch à 12€ propose un choix entre 6 plats dont le plus demandé est le chirashi sushi. Réservation conseillée.

Chaussée d'Ixelles, 141, 1050, Bruxelles - Tél. : +32 (0)2 513 53 12
Du mardi au samedi 12h-13h50, 19h-22h / Dimanche 19h-22h. Fermé dimanche midi et lundi.

IZAKA-YA



Un bistro comme au Japon, avec une grande variété de plats : sashimi et yakitori, mais aussi takoyaki, okonomiyaki, udon, yakisoba... Un plateau du jour propose de la viande ou du poisson avec du riz, une soupe (miso ou nouilles), des légumes cuits ou crus. Une ambiance de bistro de quartier pour tous ceux qui veulent vivre une vraie expérience culinaire japonaise, et ce ,rapidement et à un prix modique.

Chaussée de Vleurgat, 123, 1000, Bruxelles - Tél. : +32 (0)2 648 38 05
Du lundi au samedi 12h-14h, 19h-22h. Fermé le dimanche.

KAMO



Kamo, une cuisine authentique dont le raffinement lui a valu une étoile et son entrée dans le guide Michelin en 2011. La qualité des produits sélectionnés en fait un restaurant de prestige.
Parmi les nombreux mets proposés, l'assortiment du chef (omakase) est servi le soir uniquement pour 69,5€, idéal accompagné d'un vin bio. Réservation conseillée.

Ixelles, Avenue des Saisons 123, 1050, Bruxelles - Tél. : +32 (0)2 648 78 48
Du lundi au vendredi 12h-14h, 19h-22h. Fermé samedi, dimanche et jours fériés.

NAGOMI



Avec dans ses rayons un grand choix d'alcools japonais, de produits frais, de soupes de nouilles instantanées, etc., l'épicerie japonaise Nagomi propose également des assortiments de sushis ou de sashimis réalisés tous les matins (sauf le lundi) par un authentique chef japonais.
Les amateurs de bière peuvent se procurer ici la bière locale Owa.

Chaussée de Vleurgat 119,1000 Bruxelles - Tél. : +32 (0)2 648 59 11
Du lundi au samedi 10h-19h. Fermé dimanche et jours fériés.

KUSHI TEI OF TOKYO



Petit resto sobre dont la spécialité est les brochettes au charbon de bois : asperge avec porc roulé, porc roulé avec fromage et algues, boulette de poulet, foie de poulet, champignon japonais farci au poulet, filet de canard,etc. Elles sont acccompagnées d'une sauce maison, à base de sauce de soja bio, qui fait la réputation du lieu. La bière japonaise locale Owa est proposée à la pression à 3,50€.

Rue Lesbroussart, 118, 1050, Ixelles - Tél. : +32 (0)2 646 48 15
Du lundi au samedi 12h-14h, 19h-23h. Fermé samedi midi et dimanche. www.kushi-tei.com

TANUKI



Premier restaurant japonais à Bruges, Tanuki offre une vraie cuisine japonaise dans un cadre traditionnel depuis 1989.
Dans une cuisine ouverte, on vous prépare du sushi, du sashimi et du teppan yaki. Des bento sont proposés à midi. Les tempura ne sont pas oubliés, et pendant l'hiver, on vous sert également du sukiyaki, du shabu-shabu et du yosenabe.

Oude Gentweg 1, Bruges 8000 - Tél. : +32 (0)50 34 75 12
Du mercredi au dimanche 12h-14h, 18h30-21h30. Fermé lundi et mardi. www.tanuki.be

KICHIYA



Le restaurant japonais Kichiya propose une grande variété de préparations traditionnelles japonaises dans un cadre très convivial et familial. Tous les plats sont à base de produits frais et biologiques. Côté vins, Kichiya vous offre une vaste sélection de sakés et de vins du monde entier. Réservation conseillée. Une boutique propose également un grand choix de produits bio.

Rue Théodore de Cuyper 136,B-1200 Bruxelles - Tél. : +32 (0)2 772 09 02
Du lundi au samedi 12h-14h, 19h-22h. Fermé dimanche et jours fériés.

AOKI SHOTEN



Aoki Shoten est la seule librairie-papeterie japonaise de Belgique. Elle propose une grande variété de produits : romans, mangas, magazines, livres pour étudiants et toutes sortes de produits japonais. Des livres d'occasion sont également en vente à partir d'1€. Pour ceux qui ne résident pas à Bruxelles, il est possible de s'abonner ou de commander dans tout le pays.

Avenue des Meuniers 123,1160 Bruxelles - Tél. : +32 (0)2 675 13 52
Du lundi au samedi 11h-18h. Fermé dimanche et jours fériés. aoki.yu@skynet.be

CINÉMA *Colorful*, une famille avec histoires

Le dernier film de HARA Keiichi sort le 16 novembre. Le réalisateur raconte son envie de faire des œuvres réalistes.



Dans Colorful, *HARA Keiichi a choisi de mettre la famille au cœur de son film.*

Pourriez-vous revenir sur la génèse de *Colorful* ?
HARA Keiichi : Alors que j'étais encore en train de travailler sur mon précédent film *Un Eté avec Coo,* celui qui est devenu par la suite le patron du studio Sunrise s'est présenté à moi, en me demandant de lire le roman de MORI Eto et en m'expliquant qu'il souhaitait que je me charge de l'adapter.

Sunrise est connu pour ses films d'action et de robots. Cela ne vous a-t-il pas étonné qu'il vous contacte pour un film qui n'a rien à voir avec cet univers ?
H. K. : C'est vrai. J'ai été étonné par leur démarche. Je me suis demandé si les responsables du studio voulaient me proposer de faire un film de robots, chose pour laquelle je ne me sentais absolument pas préparé. Cela dit, j'ai été tout aussi étonné de découvrir que quelqu'un chez Sunrise voulait adapter depuis longtemps ce livre.

Une nouvelle fois, vous exprimez avec *Colorful* votre attachement à produire des films réalistes. Comment expliquez-vous ce besoin d'ancrer vos films dans la vie réelle ?
H. K. : J'attache effectivement beaucoup d'importance à la réalisation de scènes issues de la vie réelle. Je les travaille d'ailleurs avec minutie. Je pense que cette envie s'explique par l'influence que de nombreux films et réalisateurs ont eu sur moi. J'ai apprécié chez eux leur souci du détail dans les tranches de vie qu'ils ont rapportées et je crois que cela me pousse aujourd'hui à recréer des situations semblables pour donner au spectateur de quoi réfléchir sur leur propre existence. J'aime ce genre de films, car ils en disent long sur la société dans laquelle nous évoluons et la façon dont nous y participons.

Quels sont justement les réalisateurs qui vous ont influencé ?
H. K. : Je peux citer bien sûr les plus connus comme OZU ou MIZOGUCHI. Mais de loin, celui que je préfère est KINOSHITA Keisuke avec *24 prunelles* (1954) ou *Un Amour éternel* (1960).

Dans *Colorful*, Makoto, le personnage principal, est un être tout à fait ordinaire. Est-ce que cela n'a pas gêné le producteur Sunrise ? N'attendait-il pas quelque chose d'un peu plus fantastique ?
H. K. : Je dois dire que les gens de Sunrise m'ont laissé carte blanche par rapport à ce projet. Ils ne sont jamais intervenus pour me demander d'avoir des personnages plus comme-ci ou plus comme-ça ou encore pour obtenir de moi que je mette plus d'action. Par ailleurs, celui qui était en charge du character design chez Sunrise est la personne qui m'a amené le projet *Colorful* et qui tenait à ce que je le réalise. C'est elle qui m'a présenté YAMAGATA Atsushi, le character design. Il y a tout de suite eu une très bonne entente entre nous.

Ce qui frappe dans ce film, c'est le soin que vous apportez au décor. Vous avez l'habitude de choisir des lieux qui existent vraiment.
H. K. : En effet, c'est quelque chose qui caractérise la plupart de mes films. Dans le cas de *Colorful*, lorsque j'ai commencé à réfléchir au décor, je me suis rendu compte

A VOIR

COLORFUL de HARA Keiichi en avant-première à La Pagode 57 bis, rue de Babylone 75007 Paris, le 12 novembre à 10h30.
Sortie le 16 novembre. www.colorful-lefilm.fr

que le quartier où je vis, Futako-Tamagawa à Tôkyô, se prêtait parfaitement à cette histoire. Du coup, j'ai beaucoup utilisé ce quartier pour le film. Bien sûr, c'était très pratique pour moi. A chaque fois que j'avais un doute sur un élément du décor, je n'avais qu'à enfourcher ma bicyclette pour aller me rendre compte sur place. Pour moi, le fait de travailler à partir de lieux réels me permet d'avoir en définitive bien plus d'idées et plus de liberté par rapport à l'histoire. Par exemple, l'épisode du tramway, qui n'existe pas dans le roman, est un élément que j'ai pu ajouter parce que c'est quelque chose qui a vraiment existé. La scène finale qui se passe sur le pont s'est également imposée à moi, car elle est aussi liée à un endroit qui existe vraiment. Un jour que je passais sur ce pont en vélo, je me suis arrêté et me suis rendu compte que c'était l'endroit idéal pour terminer le film. Pourtant, quand on arrive en haut de la montée sur ce pont, on ne se retrouve pas devant un paysage extraordinaire. Ce n'est pas un lieu exceptionnel en soi, mais, par rapport au film, je me suis dit que c'était le meilleur endroit parce que c'est un lieu où il y a quand même une vue dégagée avec ce flot continu de voitures. J'ai tout de suite pensé que j'avais trouvé le bon endroit pour conclure l'histoire.

Le thème de la famille est au cœur de *Colorful*.
H. K. : Je m'intéresse à cette thématique parce que la famille est un élément complexe au sein duquel les relations entre les individus sont particulièrement intéressantes à observer. La famille est aussi un sujet beaucoup plus riche que les relations entre amis ou entre collègues. On peut y trouver bien des éléments dramatiques qui enrichissent les histoires et à partir desquels j'ai envie de bâtir des films. Mon objectif avec les films d'animation ne consiste pas à décrire un monde fantastique. Ce qui m'importe, c'est de pouvoir décrire les rapports entre les individus. La famille s'y prête parfaitement. D'une certaine façon, on peut dire que le sujet que j'ai choisi par rapport à ce qui se fait en général dans l'animation relève de la fantaisie. (rires)

Après avoir vu *Colorful*, on se demande pourquoi vous n'avez pas été tenté de faire un film avec de vrais acteurs plutôt qu'un long métrage d'animation.
H. K. : Je n'ai jamais vraiment souhaité faire des films en prises de vue réelles, car c'est le film d'animation qui m'a toujours attiré. Je n'ai absolument pas de complexe à l'égard du cinéma classique. En même temps, depuis que je me suis lancé dans l'animation, lorsque je construis mes films, il m'arrive souvent d'avoir des images réelles qui me viennent en tête. Et lorsque je vois les rushs du film que je suis en train de réaliser, il m'arrive souvent de me dire *"Ah oui, c'est vrai que je réalise un film d'animation".* (rires)

En définitive, vous faites de l'animation parce que les personnages sont plus faciles à travailler que de véritables acteurs ?
H. K. : Je n'ai rien contre l'idée de faire des films en prises de vue réelles. Mais compte tenu de mon caractère, je suis plus enclin à faire des films d'animation, car je dispose de plus de temps pour réfléchir sur chaque scène. La pression du temps est bien plus facile à gérer sur un film animé que dans un tournage classique. Par ailleurs, les personnages d'un film d'animation n'ont pas le vécu des véritables acteurs qui apparaissent dans d'autres rôles ailleurs. C'est un élément très appréciable, je pense. Et ça rend aussi les choses plus faciles.

Comment a été reçu *Colorful* au Japon ?
H. K. : Ce qui m'a frappé, c'est que le public qui est venu voir le film était plutôt composé d'adultes alors que je visais des spectateurs plus jeunes, des collégiens ou des lycéens. C'est un peu dommage. J'espère donc qu'en France, les gens qui viendront voir *Colorful* appartiendront à la même tranche d'âge que le héros.

Propos recueillis par Odaira Namihei

Le film à partager en famille

Pendant des années, on a cru que le monde de l'animation américain se résumait à Walt Disney jusqu'au jour où l'on a bien voulu faire attention à d'autres studios comme Pixar ou Dreamworks. On retrouve la même attitude vis-à-vis des productions japonaises. Actuellement, le grand public ne jure que par le studio Ghibli et les œuvres de son illustre représentant Miyazaki Hayao. Pour l'anecdote, il faut rappeler que les films estampillés Ghibli sont distribués dans le monde par Buena Vista, filiale de Walt Disney…
Pourtant, l'univers de l'animation au Japon est très riche, mais malheureusement peu connu du grand public qui n'a encore réussi à s'ouvrir aux autres productions et à une génération de créateurs de grands talents comme Hosoda Mamoru (*Summer wars,* 2009), Shinkai Makoto (*La Tour au-delà des nuages,* 2004) ou encore Hara Keiichi (*Un Eté avec Coo,* 2007). Ce dernier revient justement avec *Colorful*, une œuvre forte et emblématique de la créativité du cinéma



d'animation dans l'archipel. Adapté du roman éponyme signé Mori Eto, ce film illustre le talent d'un réalisateur qui a voulu montrer qu'avec un dessin animé on pouvait explorer de façon réaliste et juste un thème souvent abordé dans les films classiques : la famille.
A travers le regard de Makoto, un collégien mal dans sa peau, Hara entraîne le spectateur dans les méandres parfois compliqués des rapports parents-enfant tout en évoquant les difficultés de communication qui dominent nos sociétés. Il rappelle qu'il faut finalement peu de choses pour renouer le dialogue et construire des rapports simples. C'est ce que Makoto, du moins le nouvel esprit qui occupe le corps du collégien, va découvrir au fil de l'histoire. L'adolescent qui revient à la vie au début du film, grâce à la présence de cet esprit auquel on a donné une seconde chance, doit comprendre ce qui l'a amené à mettre fin à ses jours pour espérer poursuivre son existence. Hara Keiichi maîtrise parfaitement son sujet à tel point qu'on finit par oublier qu'on est face à un film d'animation. Ses personnages et ses décors sont d'un réalisme saisissant, ce qui donne encore plus de force à cette œuvre unique. Récompensé deux fois à Annecy, *Colorful* doit l'être encore une fois par le public qui se déplacera en masse, de préférence en famille, lors de sa sortie le 16 novembre. **O. N.**

MANGA **Un plouc à Shinjuku**

Delcourt publie l'excellent *Shinjuku Fever* dans lequel les lecteurs peuvent découvrir le quartier chaud de Tôkyô.

Qui a dit que le manga n'était pas un bon moyen pour mieux saisir le Japon ? Certainement pas les lecteurs de ces publications qui les utilisent à la fois pour se distraire et se forger une base de connaissances sur l'archipel et ses habitants. Après tout, on peut en apprendre beaucoup plus en suivant les aventures de tel ou tel héros qu'en se plongeant dans un essai. C'est la réflexion que je me faisais après la lecture du premier tome de *Shinjuku Fever* signé KUBO Mitsurô (éd. Delcourt). Comme son titre l'indique, le décor de cette histoire est le quartier de Shinjuku, à Tôkyô, connu dans le monde entier pour ses gratte-ciel et ses bars à hôtesses. L'auteur a parfaitement su saisir l'atmosphère qui y règne à la tombée de la nuit et la rapporter dans un mode humoristique. Cela en allège la lecture et permet de lui donner sa marque de fabrique. On peut très bien apprendre en s'amusant. Non ?

Je ne sais pas si KUBO Mitsurô a lu *Un Idiot à Paris* de René Fallet ou vu le film qu'en avait tiré Serge Korber en 1967 avec des dialogues de Michel Audiard, mais les tribulations de Fuku, jeune provincial qui se retrouve au cœur de la capitale japonaise, rappellent celles de Goubi, l'idiot du village, en plein centre de Paris. Affublé de son uniforme de lycéen un peu ringard comme Goubi et sa veste de paysan, Fuku s'émerveille pour un rien devant les immeubles qui apparaissent devant ses yeux lorsqu'il sort de la gare. C'est un peu comme s'il émergeait d'un profond sommeil. La page dans laquelle KUBO Mitsurô montre la réaction du jeune lycéen est particulièrement réussie. On finit par se mettre à sa place et à partager la même candeur devant l'environnement urbain qui s'offre à lui. Si Goubi s'est retrouvé à Paris par accident, à la suite d'une cuite carabinée, Fuku s'est rendu à Tôkyô afin de suivre des cours en vue de prépaper un concours d'entrée à l'université. Elève médiocre, car trop concentré sur son engagement en tant que supporter de son équipe de base-ball même si celle-ci occupe les pro-



Fuku le provincial est ébloui devant Shinjuku.

fondeurs du classement, le jeune homme se doit de faire évoluer son existence et se donner les chances de réussir. Aussi l'idée d'aller suivre des cours de soutien dans la capitale n'était-elle pas tout à fait stupide d'autant que ses parents, sa mère en particulier, sont déçus par sa conduite et son obsession de supporter.

Mais Fuku a la mauvaise idée d'être accompagné par un copain qui veut lui faire découvrir les charmes nocturnes de Shinjuku. *"Je nous ai concocté une nuit de folie dont tu te souviendras"*, lui dit-il. De fil en aiguille, il se laisse entraîner à Kabukichô, célèbre pour ses bars à hôtesses et ses host clubs, équivalent des bars à hôtesses, mais pour la clientèle féminine. Sa situation rappelle celle de Goubi qui rencontre "la fleur", une prostituée dont il tombe amoureux. Fuku fait la connaissance de Ren, une jeune femme dont le job consiste à entraîner les hommes dans des clubs aux tarifs prohibitifs pour les faire consommer. Lui aussi en tombe amoureux. Devant l'addition astronomique qu'on lui présente à la suite de cette nuit de plaisir, il est contraint de fuir et finit par tomber sur un ancien camarade d'école, supporter lui aussi, devenu une référence dans le milieu des host clubs. Ume-san, c'est son nom, va prendre Fuku sous son aile comme Léon Dessertine avait décidé de protéger Goubi dans sa découverte de Paris.

Grâce à son ami, Fuku va devenir un "supporter" de filles et tenter de se faire une place dans ce monde très particulier avec l'espoir de retrouver Ren qui lui a bouleversé le cœur. Avec cette histoire, l'auteur de *Shinjuku Fever* explore de façon originale le rapport entre la capitale et la province, montrant que l'innocence incarnée par Fuku peut triompher de la superficialité citadine. Grâce à son style agréable et dynamique, KUBO Mitsurô nous fait passer un bon moment aux côtés de Fuku qui n'est peut-être pas aussi plouc qu'on aurait pu le croire au début du récit.

G. B.

RÉFÉRENCE

SHINJUKU FEVER de KUBO Mitsurô, trad. par Takuya Matsumoto et Ryoko Sekiguchi, éd. Delcourt, 6,95€. Deux volumes parus. www.editions-delcourt.fr

LANGUE Savoir tracer sa route en V.O.

Demander son chemin en japonais, ce n'est pas bien compliqué. Encore faut-il comprendre la réponse...

Aller visiter un temple et profiter agréablement du cadre qu'il offre au marcheur, un cadre fait de tranquillité et de verdure propice au recueillement, voilà un beau programme. Quelles que soient les dispositions du touriste en balade, la sensibilité des lieux rend ce dernier réceptif à tout ce que le sacré peut ici conférer de mystérieux. Les divinités semblent occuper l'espace, et on se surprend à faire preuve d'une délicatesse inattendue en marchant sur les cailloux, comme pour ne pas leur faire mal ou même les déplacer.
On peut, comme Pipo, aller droit au but à la faveur d'une guide attentionnée. Mais ce n'est pas le cas de tous, et à moins de s'en remettre au hasard lors d'une marche spontanée, il faut bien recueillir certaines informations auprès de son entourage par quelques questions d'usage :

この近(ちか)くにお寺(てら)か神社(じんじゃ)はありますか。
Kono chikaku ni otera ka jinja wa arimasu ka.
Y a-t-il un temple dans le coin ?

Notez au passage que si en français le terme "temple" ne fait pas la distinction entre temple bouddhique et temple shintoïste, la langue japonaise emploie deux mots bien spécifiques : *otera* (le "o" étant honorifique) pour le temple bouddhiste, *jinja* pour le sanctuaire shintoïste.

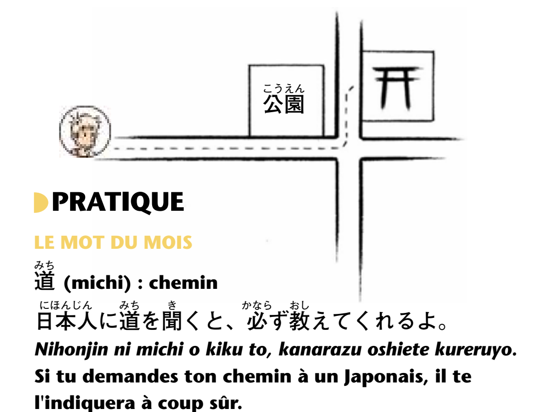
ええ、あります。ここからまっすぐ200メートルぐらい行(い)くと、公園(こうえん)があります。
Ee, arimasu. Koko kara massugu ni-hyaku mêtoru gurai iku to, kôen ga arimasu.
Oui, il y en a un. A partir d'ici, en avançant tout droit sur environ 200m, vous avez un parc.

公園(こうえん)の前(まえ)を過(す)ぎると、交差点(こうさてん)があります。
Kôen no mae o sugiru to, kôsaten ga arimasu.
Lorsque vous dépassez ce parc, vous arrivez à un carrefour.

そこを左(ひだり)に曲(ま)がると、すぐ右(みぎ)に上御霊神社(かみごりょうじんじゃ)という神社(じんじゃ)があります。
Soko o hidari ni magaru to, sugu migi ni Kamigoryô jinja to iu jinja ga arimasu.
En tournant alors à gauche, il y a un temple tout de suite sur la droite qui s'appelle le temple Kamigoryô.

Les noms de rue, rarement affichés, ne sont pas d'un grand recours, et le pèlerin progresse comme dans un jeu de pistes. Dans ces indications, l'utilisation de と juste après un verbe à la forme neutre peut interpeler certains d'entre vous. Comme disent les manuels, la réalisation de l'action indiquée par と aboutit immanquablement au résultat énoncé dans la proposition suivante… Autrement dit, faites ce que l'on vous dit et vous arriverez à bon port.

PIERRE FERRAGUT



PRATIQUE

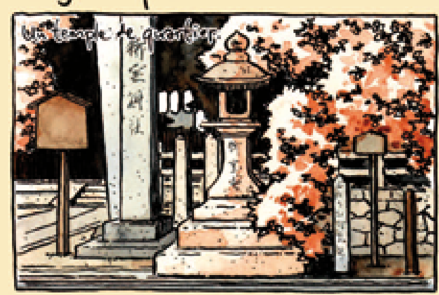
LE MOT DU MOIS

道(みち) **(michi) : chemin**

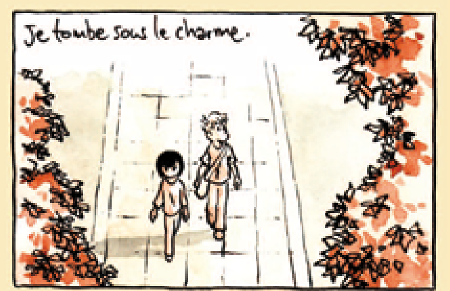
日本人(にほんじん)に道(みち)を聞(き)くと、必(かなら)ず教(おし)えてくれるよ。
Nihonjin ni michi o kiku to, kanarazu oshiete kureruyo.
Si tu demandes ton chemin à un Japonais, il te l'indiquera à coup sûr.

PIPO AU JAPON

énigmatique









Les hommes se mettent aux fourneaux

Ceux, qui pensent encore que les hommes japonais se conduisent comme des machos à la maison et attendent que madame leur préparent le repas en sirotant une bière et en lisant le journal, en seront pour leurs frais. Une étude très sérieuse menée par le centre d'études de Tôkyô Gaz montre très clairement que les Japonais s'investissent de plus en plus



dans la préparation des repas au sein du foyer familial. En 1990, ils étaient environ 40 % à affirmer "faire la cuisine". En 2011, le pourcentage frôle les 60 %. Si la majorité d'entre eux ne la font qu'occasionnellement encore, les auteurs du rapport remarquent une tendance plus prononcée parmi les jeunes générations. Ces dernières s'approprient de plus en plus la cuisine. L'expression *papa ryôri* (la cuisine de papa) se popularise et des ateliers sont organisés régulièrement pour inciter les hommes à se lancer dans la préparation des repas. C'est un excellent moyen pour renforcer la cohésion familiale et donner un peu d'air aux épouses, affirment les rapporteurs de cette étude intéressante et passionnante qui brise un cliché.

www.toshiken.com/report/food21.html (en japonais)

RESTAURANT **Kai joue dans la cour des grands**

Restaurant branché, cet établissement propose une cuisine subtile et raffinée. Mais attention, l'addition est salée.

Nestor Burma, le détective privé imaginé par Léo Malet, n'aurait sans doute pas apprécié le lieu, en raison du décor un peu trop dépouillé, mais qui correspond à une certaine idée que l'on se fait de la décoration intérieure contemporaine japonaise. Le restaurant Kai, situé rue du Louvre, n'est pas très loin de la rue des Petits-Champs où le personnage de Malet avait installé son agence Fiat Lux. Nestor Burma en enquêteur de choc aurait été intrigué par cet établissement auquel la devanture marron et la belle porte en bois massif clair donnent un air mystérieux. Le héros des *Nouveaux mystères de Paris,* poussé par la curiosité, aurait alors tiré la porte et découvert une petite salle achalandée et remplie de la conversation de clients visiblement satisfaits. En voyant passé sous ses yeux les *bentô* généreux préparés par le chef NAKAMURA Eiji, Burma aurait baissé la garde et cherché une place libre pour y prendre son repas. Prudent, il aurait choisi de s'asseoir à la grande table à gauche de façon à pouvoir observer les cuisiniers s'affairer et KITADA Yoshikazu, le patron de ce restaurant qui accueille une clientèle exigeante et curieuse de goûter une cuisine japonaise raffinée, mais pas prétentieuse. Efficace, il aurait posé quelques questions pour apprendre que Kai a ouvert ses portes en octobre 2005 et attire principalement des clients français. En regardant la carte, il aurait compris qu'il lui faudrait régler quelques affaires rapidement pour amortir le prix du repas. Mais en voyant sa voisine recevoir son *shôkadô bentô* avec ses cases remplies de mets appétissants, il aurait lui aussi accepté de débourser dans les 40 euros pour en savourer un. L'avantage de ce plateau repas, c'est de pouvoir goûter un peu de tout et se familiariser avec la cuisine subtile du chef NAKAMURA. Arrivé il y a deux ans à Paris, il a fait ses classes à Ôsaka et dans la préfecture de Yamaguchi dont il est originaire. Ce cuisinier, qui a toujours été employé dans des restaurants japonais, aime travailler le poisson. Ses *sashimi* font l'unanimité à la table de l'autre côté de la salle. Il y a aussi les *tempura* et le *tonkatsu* (porc pané) qui valent, dit-on, le déplacement. Installé derrière le comptoir, M. KITADA est la tour de contrôle. Il s'assure que tout se passe bien. Il aurait peut-être estimé que Burma jurait un peu dans son restaurant, mais il lui aurait souri au moment de l'addition. Cette dernière peut être élevée, en particulier le soir où il faut compter entre 69 et 120 euros. Mais pour ce prix-là, on peut goûter des plats plus rares qui enchanteront les papilles. Un peu trop cher pour Burma, mais peut-être pas pour les détectives de l'agence Duluc qui, eux, existent vraiment et travaillent dans les étages situés juste au-dessus de Kai.



Gabriel Bernard

GABRIEL BERNARD

PRATIQUE

S'Y RENDRE 18, rue du Louvre 75001 Paris. Tél. 01 40 15 01 99 - 12h30-14h15 et 19h30-22h30. Fermé le dimanche.

LA RECETTE D'EIJI, chef de Kai

Riz aux châtaignes
(Kuri gohan)

L'automne est une saison merveilleuse au Japon. Outre son effet sur les couleurs des forêts qui prennent des teintes extraordinaires et qui attirent le regard, elle est propice à de belles promenades dans les forêts, car les températures sont souvent clémentes et la pluie absente. Au cours de ces balades, on peut tomber sur des châtaigniers et ramasser ses fruits que l'on pourra préparer pour être utilisés dans le grand classique du *kuri gohan* (riz aux châtaignes). A la différence de la châtaigne que l'on trouve en Europe, celle du Japon est de couleur jaune tendre et possède une texture mi-farineuse mi-croquante que l'on retrouve davantage dans nos marrons. C'est pourquoi, on se tournera plutôt vers cet ingrédient à moins de pouvoir s'en procurer dans une épicerie spécialisée. Le succès de cette recette est lié à la fois à son caractère simple et convivial, mais aussi au fait que la châtaigne, dans cette préparation, conserve ses caractéristiques sucrées et farineuses dont les Japonais raffolent. Ces derniers, toujours en phase avec les saisons, vont donc profiter de l'arrivée sur le marché des châtaignes fraîches pour en faire le plein et préparer le fameux *kuri gohan*.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)


Gabriel Bernard

Pour les marrons (châtaignes), fixer la quantité en fonction de son goût.

3 tasses à café de riz
3 tasses à café d'eau
2 cuillères de soupe de saké
Une demi cuillère à café de sel
Une cuillère à café de sauce de soja

Un peu de sésame noir pour la décoration

PRÉPARATION

1 - Après avoir lavé le riz, le laisser environ 30 minutes tremper dans l'eau. **2** - Au terme des 30 minutes, égoutter le riz avant de le mettre dans une petite cocotte. Ajouter l'eau, le saké, le sel et la sauce de soja. **3** - Poser les marrons sur le riz et couvrir. **4** - Faire chauffer la cocotte sur feu fort pendant deux minutes. Ramener ensuite à feu moyen pendant trois minutes, puis mettre sur petit feu pendant 5 minutes. Au total, le mélange doit cuire dix minutes (si l'on utilise une cocotte en fonte, dès l'ébullition, passer à petit feu pendant trois minutes avant d'éteindre. **5** - Eteindre et laisser reposer à couvert pendant 10 à 15 minutes. **6** - Bien mélanger le riz et les marrons **7** - Servir dans des bols individuels et parsemer un peu de sésame noir.

Conseils du chef : Si vous utilisez des marrons frais, il est préférable de les laisser tremper dans l'eau pendant une heure ou les faire bouillir 3 minutes, puis les laisser refroidir dans l'eau froide avant de les peler. Le séjour dans l'eau permet de les peler plus facilement. Laisser les marrons pelés dans l'eau pour qu'ils gardent leur couleur jaune.



© Fujiko-Pro

C'est un Doraemon plongé dans sa lecture qui attend les visiteurs pénétrant dans cette salle où l'on peut consulter l'ensemble de l'œuvre de Fujiko F. Fujio.

DÉCOUVERTE **Kawasaki, patrie de Doraemon**

Que l'on soit ou non amateur du chat robot imaginé par FUJIMOTO Hiroshi, une visite s'impose au musée qui lui rend hommage.

Rendre hommage à l'un des plus grands noms de la bande dessinée japonaise. Telle était l'ambition des promoteurs du Musée Fujiko F. Fujio qui a ouvert ses portes le 3 septembre dernier à Kawasaki, au sud de la capitale. Si pour une majorité de Français le nom de Fujiko F. Fujio n'évoque pas grand chose, au Japon, il figure parmi les auteurs les plus respectés et les plus appréciés. Sa renommée a largement dépassé les frontières de l'archipel pour gagner l'ensemble de l'Asie où son personnage le plus célèbre Doraemon, le chat robot bleu sans oreilles, est devenu le compagnon de lecture de millions de jeunes et de moins jeunes. Editées en France par Kana, les aventures de Dorameon n'ont pas enregistré le succès qu'on aurait pu escompter. Il n'empêche qu'il est intéressant de plonger dans l'univers de Fujiko F. Fujio, en se rendant dans ce musée qui met en perspective son travail et permet à ceux qui ne le connaîtraient pas de se familiariser avec son œuvre. La municipalité de Kawasaki a mobilisé de gros moyens pour mettre sur pied cet établissement qui bénéficie également du soutien de Fujiko Pro, la société représentant les intérêts du mangaka. Implanté dans le quartier de Tama à proximité de la maison où le dessinateur a vécu jusqu'à sa mort en 1996, le musée a justement pour vocation de permettre aux visiteurs de découvrir à la fois son espace de travail et de rappeler l'importance de son immense œuvre dans la culture populaire japonaise de l'après-guerre. Le musée dispose d'un stock impressionnant de quelque 50 000 dessins originaux que la veuve du mangaka a donnés et dans lequel il entend bien piocher au fil des années. La salle d'exposition implantée juste après l'entrée est assez vaste. Elle permet de mettre en évidence environ 150 dessins qui permettent aux visiteurs de découvrir le processus créatif de FUJIMOTO Hiroshi alias Fujiko F. Fujio. Des écrans vidéo diffusent également des courts métrages qui détaillent la façon dont travaillait le créateur de Doraemon.

L'omniprésence du chat bleu dans le musée souligne la place de choix qu'il occupe dans la mémoire collective japonaise. Apparu pour la première fois en 1969 dans des revues éducatives éditées par Shôgakukan, Doraemon s'est rapidement imposé comme un personnage incontournable. Créé initialement par FUJIMOTO Hiroshi et ABIKO Motoo, le chat robot a connu la célébrité, car il a su séduire un public très large. Les enfants comme les adultes sont tombés amoureux de ce gros matou (plus de 140 kg) avec sa large bouche, sa clochette autour du cou et son moteur nucléaire dans la poitrine. FUJIMOTO Hiroshi est devenu Fujiko F. Fujio après la séparation du duo de dessinateurs en 1987 qui avaient une vision différente de l'avenir du héros préféré des Japonais. Véritable poule aux œufs d'or, Doraemon, c'est d'abord un manga qui s'est vendu à plusieurs centaines de millions d'exemplaires dans l'archipel. Au total, 45 volumes ont été publiés entre 1974 et 1996, date de la disparition du mangaka. Mais c'est surtout la série animée qui a permis de conquérir les cœurs. TV



NOBI Nobita, le garçon que Doraemon est venu aider.

Asahi diffuse depuis avril 1979 les aventures de Doraemon pour le plus grand plaisir des fans qui se retrouvent dans les mésaventures de NOBI Nobita, le garçon que le chat bleu est venu aider pour éviter qu'il ne s'endette trop. En provenance directe du futur, Doraemon ne manque pas de ressources pour sortir son compagnon de situations parfois compliquées qui sont toutes liées à la vie d'un jeune adolescent ordinaire. Nobita ne manque pas de rivaux comme GÔDA Takeshi ou HONEKAWA Suneo qui passent leur temps à lui chercher des noises. Mais Doraemon et ses gadgets finissent toujours par sortir le garçon de ses problèmes. Au second étage du musée, une salle de projection de 100 places diffusent des films originaux qui permettent aux visiteurs de s'immerger une nouvelle fois dans les histoires imaginées par Fujiko F. Fujio. Ils sont nombreux à vouloir le faire même s'ils peuvent voir régulièrement les protagonistes de Doraemon à la télévision ou au cinéma. Ces derniers ont fait leur apparition dans les salles obscures en 1980, faisant du chat robot une institution nationale au même titre qu'*Astro, le petit robot* de TEZUKA Osamu. Une fois par an, au mois de mars, c'est-à-dire au moment des vacances de printemps, un long métrage sort sur les grands écrans de l'archipel et attire des millions de spectateurs qui ne se lassent pas de partager les aventures de Doraemon et Nobita.

Le musée propose aux visiteurs de découvrir la table de travail du mangaka sur laquelle traînent des objets dont il s'inspirait pour écrire ses histoires ainsi que des livres et revues. On dit d'ailleurs qu'il est décédé alors qu'il préparait une nouvelle aventure de son personnage fétiche. En s'approchant et en levant la tête, on aperçoit un conduit de plus de huit mètres de haut que les concepteurs du musée ont aménagé comme la bibliothèque de Fujiko F. Fujio. C'est assez étonnant de découvrir la passion que le dessinateur avait pour les livres et les objets, notamment ceux se rapportant à *La Guerre des étoiles* dont il était fan. En septembre 1978, quelques semaines après la sortie de l'Episode IV dans les salles japonaises, il en avait réalisé une parodie dans laquelle Nobita et Doraemon occupaient une place de choix. Voilà ce qui est appréciable dans ce musée qui aurait pu se contenter d'être une sorte de parc d'attraction. On y apprend beaucoup sur l'auteur, sur ses passions et ce qui l'a conduit à créer un personnage dont l'une des caractéristiques est d'avoir réussi à se faire aimer des grands et des petits. Fujiko F. Fujio estimait que Doraemon était en mesure de combler les aspirations de tous. *"Les adultes comme les enfants ont des rêves qu'ils vou-*









▶ *GÔDA Takeshi toujours prêt à jouer un mauvais tour.*

draient réaliser. Même s'ils se manifestent de façon différente chez les uns et chez les autres, ils ont de nombreux points communs. On peut souhaiter que quelque chose arrive, on peut espérer devenir plus fort, plus intelligent ou on peut encore rêver d'une vie meilleure. Dans la plupart des cas, on retrouve l'expression de ces envies et leur concrétisation dans mes mangas", expliquait-il pour justifier la popularité de ces personnages.

Ce qui distingue l'univers de Doraemon de nombreux autres héros du manga, c'est son extrême gentillesse et son optimisme à toutes épreuves. Les petits sont très sensibles à cet aspect des choses à l'instar de leurs parents qui doivent affronter dans leur quotidien des situations souvent dures. Les concepteurs du musée ont retenu la leçon et créé un espace dans lequel le visiteur se sent bien. Les couleurs pastels, notamment le bleu, donnent à l'ensemble une sérénité et incite les visiteurs à déambuler tranquillement dans les différentes salles qui ont été aménagées. Evidemment, les enfants, principaux fans du gros matou bleu, sont privilégiés avec une belle salle de jeux où un Doraemon souriant les accueille dans un décor qui rappelle un nuage. Des reproductions des personnages sont partout présentes dans le musée et même sur le toit où trônent des statues de Pisuke, le dinosaure que l'on retrouve dans plusieurs histoires, ou encore de GÔDA Takeshi, celui qui est toujours prêt à jouer des mauvais tours à Nobita. La rencontre successive avec tous ces êtres sortis de l'imagination de Fujiko F. Fujio les rend peu à peu familiers. On finit par se dire qu'ils ont toujours fait partie de notre mémoire même si, pour certains, c'est la première fois qu'on les rencontre. Ils réveillent notamment chez les plus âgés des souvenirs d'enfance. Le mangaka a en effet réussi à créer le lien entre le monde des enfants et celui des adultes. *"Vous ne pouvez pas réaliser des histoires pour les enfants en partant du point de vue des adultes. Vous devez créer quelque chose qui vous fait plaisir et que les enfants saisiront en tant que tel. En un certain sens, je pense qu'il y a en moi une part d'enfant qui refuse de grandir. Je suis particulièrement chanceux car ils apprécient ce que j'aime dessiner",* ajoutait le créateur de Doraemon.



"Voilà, c'est terminé !", explique un Doraemon virtuel à la fin de la démonstration du travail réalisé par Fujiko F. Fujio.

Un autre point fort de ce musée, c'est évidemment de mettre l'accent sur le travail du mangaka. *"La profession est souvent perçue comme quelque chose de formidable, mais c'est un métier très instable. Quand ce que vous réalisez ne se vend pas, vous ne percevez aucun revenu. Quand ça marche, vous n'avez pas le temps de dépenser votre argent. Et quand vos revenus sont conséquents, les impôts vous en prennent une grande partie. En définitive, ce n'est pas le genre de profession qu'un mangaka voudrait que ses enfants choisissent",* avait un jour déclaré Fujiko F. Fujio. Il n'empêche que ce fut pour lui une passion que le musée restitue très bien. Grâce aux technologies numériques, on peut suivre étape par étape son travail créatif avec l'intervention animée de ses héros. Il y en a donc pour tous les goûts, pour tous les âges et aussi pour toutes les bourses. Bien entendu, un musée de cet acabit ne pouvait pas décemment être ouvert sans une boutique digne de ce nom. On y trouve tous les gadgets possibles et imaginables qui raviront tous les publics. Il y a également une cafétéria où même les plats et les boissons servis sont en lien avec Doraemon, Nobita et les autres. Pour profiter de ce magnifique lieu, il vous faudra acheter vos billets à l'avance, car les promoteurs du musée souhaitent que les visiteurs ne se bousculent pas, en limitant à 500 le nombre de personnes présentes en même temps dans le lieu. Pour y parvenir, le musée ouvre ses portes seulement quatre fois par jour à ceux qui auront réservé leur place. A bon entendeur, salut !

GABRIEL BERNARD

S'Y RENDRE

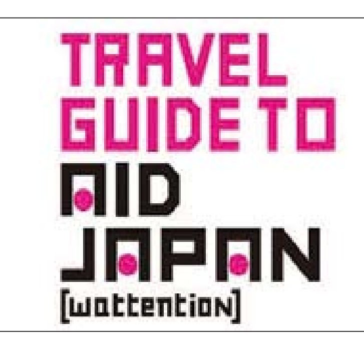
MUSÉE FUJIKO F. FUJIO 2-8-1 Nagao, Tama-ku, 214-0023 Kawasaki. Tél. 0570-055-245 - www.fujiko-museum.com -
Entrée : 1000 yens, 500 yens pour les enfants. Billets en vente le 30 de chaque mois dans les supérettes Lawson. Ouvert à 10h, 12h, 14h et 16h.
A 15 mn de la gare Shuku-Gawara (ligne JR Nambu).

GUIDE Faites votre B.A.

L'éditeur WAttention sort un ouvrage pour les plus récalcitrants à se rendre au Japon.

Mi-octobre, les comptes Twitter, les pages Facebook des personnes intéressées par le Japon ont relayé les uns après les autres l'information selon laquelle le gouvernement japonais offrirait 10 000 billets d'avion gratuits pour se rendre dans l'archipel afin de relancer le tourisme qui, il faut bien le dire, a bien du mal à redémarrer depuis les événements du 11 mars. Le buzz autour de cette nouvelle a obligé les autorités nippones à réagir et affirmer que rien n'était encore vraiment décidé. Quoiqu'il en soit, il est évident que le secteur du tourisme a besoin d'un sérieux coup de main pour retrouver le sourire. Les initiatives prises ici et là pour y parvenir méritent donc d'être saluées. C'est notamment le cas de l'éditeur WAttention qui vient de publier *Travel guide to aid Japan* [Guide de voyage pour venir en aide au Japon, inédit en français]. Il n'est pas question d'inviter les voyageurs réticents à l'idée de se rendre dans les régions touchées par le séisme ou menacées par la radioactivité qui s'échappe encore de la centrale de Fukushima Dai-ichi. Il s'agit au contraire de les entraîner vers les zones sûres (elles sont nombreuses) et riches en trésors de toutes sortes. Pour cela, 41 personnalités, parmi lesquelles on trouve Denis Lavant ou Jane Birkin, décrivent les lieux du Japon qu'ils apprécient le plus. De quoi éliminer les dernières réticences chez celles et ceux qui hésitent encore à embarquer pour l'archipel.

ODAIRA NAMIHEI



RÉFÉRENCE

TRAVEL GUIDE TO AID JAPAN éd. WAttention, 1000 yens - www.wattention.com
L'ouvrage est également disponible sur le site japonais d'Amazon : www.amazon.co.jp

PROMOTION La préfecture de Mie s'invite à Tôkyô

Pour inciter les citadins à se rendre dans leur belle région où l'on trouve notamment les temples d'Ise, les autorités de Mie lancent une campagne de sensibilisation du 16 novembre au 15 décembre dans deux établissements de la chaîne Travel Cafe qui promeut le voyage dans ses établissements.

TRAVEL CAFE
14-4 Nishi-Ikebukuro, Toshima-ku, 171-0021
Tôkyô. Tél. : 03-5949-3971. www.travelcafe.co.jp

VOIR & MANGER L'automne dans son assiette

L'un des endroits les plus agréables pour profiter des couleurs de l'automne est le parc Minoo à Ôsaka. A une trentaine de minutes en train d'Umeda et à cinq minutes à pied de la gare de Minoo (ligne Hankyû), ce lieu vous réservera de belles surprises. A proximité de la gare, on peut notamment déguster des beignets de feuilles fraîches d'érable chez Hisakuni Kôsendô (fermé le jeudi). Un vrai régal.



LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE
HOMMAGE
LES PRODUTIONS SIGLO
Un cinéma documentaire d'intervention au Japon
2– 23 novembre 2011
Le réalisateur YOICHI HIGASHI présentera :
Wandering Home, sam. 5 nov.
et Le Village de mes rêves, dim. 6 nov.
Le réalisateur CLAUDE LANZMAN présentera : The Meaning of Documenting : Claude Lanzmann and Tsuchimoto Noriaki
de Osamu Wakatsuki, dim. 13 nov.
LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE
MUSÉE DU CINÉMA
51, rue de Bercy – Paris 12e
CNC
Grands mécènes de La Cinémathèque française
Neuflize OBC
Groupama
ZOOM JAPON
ovni
Arakawa, de Yoshihiro Hagiwara, 1993 © productions SIGLO